Or, mettez d'autres paroles choisies sans génie et vous aurez le carillon de Belbèze :

Sémalens, Michaudon
Montmorot, Montmorillon
Belbèze, Belbèze!

Le sens géographique y est, mais le je ne sais quoi musical le miracle de voyelles n'y est plus, qui fait rêver, non à telle ville, mais à tel groupe de villes françaises du Moyen Age, mais à la France du passé, à des pèlerinages et des guerres, tout cela en simultanéité avec nous, donc à la France et au monde dans le temps et dans l'espace, à des horizons de plus en plus vastes, de plus en plus vagues, autour de ces clochers carillonnants : Orléans, Beaugency...

Un exemple curieux de la suggestion musicale ou du sens sonore des mots, qu'on peut appeler vraiment sens second, nous est fourni par les langues étrangères. Il constitue un des secrets de l'exotisme, non seulement dans la littérature mais dans la mode qui, à chaque époque fait une si grande consommation de mots d'outre-mer ou d'outre-mont, dont elle corrige au besoin la prononciation dans le sens de sa propre euphonie, quand elle ne les détourne pas de leur sens ou qu'elle ne les forge pas tout entiers *à la manière des Anglais ou des Espagnols*, comme palace, sombrero, footing, dancing, flirt, etc... Et voici des vers de Paul Eluard, où les noms des *Gertrude Hoffmann Girls* (1) sont tressés pour le seul plaisir évocatoire :

« *Gertrude, Dorothy, Mary, Claire, Alberta,*
Charlotte, Dorothy, Ruth, Catherine, Emma,
Louise, Margaret, Ferral, Harriet, Sara,
Florence toute nue, Margaret, Toots, Thelma. »

Enfin, le cas le plus frappant nous paraît être celui du latin. Des milliers de fidèles, qui en ignorent le sens, le récitent, le chantent avec un goût évident. Seul le titre, — ainsi fait-il sur un programme de concert, — oriente leur esprit : le reste est l'œuvre des belles sonorités, d'autant plus belles peut-être que mystérieuses...

Mais après toutes ces paisibles constatations, nous allons entrer dans la zone des orages, dès qu'interviennent la logique, cette maîtresse d'école qui commence par prier chaque mot sonnant de se taire et d'être tout oreille à ce qu'elle veut strictement lui faire dire, dans la hiérarchie syntaxique, et l'habitude, cette dévoratrice, qui use même les dieux, à plus forte raison les mots.

— Les mots seulement, dit la Poésie pure. Grâce à des noms

(1) N. R. F. 1er octobre 1925.

nouveaux les dieux retrouvent vite leur éternité, car en définitive, tout est mot et musique de mots...

PIERRE GUÉGUEN.

★

LA RAISON IVRE D'EDGAR POE

Jusqu'où va le penchant des circonstances ? Des coïncidences, en tous cas, à certains moments.

Tandis que les États-Unis d'Amérique, tout entiers, se sont décidés à l'abstinence, ont renoncé à l'alcool, ont résigné l'ivresse, voici que l'on se préoccupe d'accommoder à ce régime et de rendre également sèche la gloire d'Edgar Poë.

Ce n'est point une entreprise factice, naïvement puritaine, ne reposant que sur de candides falsifications dues à l'excès d'un prosélytisme avide d'exemples et de hauts répondants. Non. Il se trouve, au contraire, que ce qu'on appelle la « réhabilitation » de Poë se recommande de documents excellents, de preuves parfaites.

En France, c'est M. Camille Mauclair qui s'est institué l'avocat de cette grande mémoire, y apportant, au service de l'esprit critique, l'emportement de sa nature impulsive, de son intuition, susceptible, ombrageuse, exaltée par un langage d'orateur.

Il serait peu vraisemblable, pour ceux qui le connaissent et l'aiment, que M. Camille Mauclair se fût engagé dans ce procès par suite d'un entraînement momentané qui pût paraître lié à une mode. Il a rassemblé un dossier qui se compose depuis cinquante ans, et il faut qu'il soit bien entendu que ce n'est que par plaisir de relever une concordance pittoresque que j'ai parlé, à ce propos, de la « prohibition. » Que M. Camille Mauclair n'y voie, de ma part, aucune malice !

C'est vers 1875, c'est-à-dire près de trente ans après la mort d'Edgar Poë, que fut consacrée victorieusement, aux États-Unis, menée par ses anciens familiers, une ardente campagne destinée à débarrasser son nom des fumées malsaines et de la réprobation dont il restait entouré.

Très probablement, ce mouvement de justice eût été moins déterminé, moins violent s'il se fut agi uniquement de rectifier quelques légendes outrées concernant les mœurs fièvreuses de Poë ! La vérité historique, à cet égard, prend tout son temps.

Mais Poë, qui fut si malheureux durant sa vie, eut, cette fois, la chance posthume de bénéficier d'une injustice pour le redressement de laquelle, pendant de nombreuses années, se forma, en sa faveur,

813
P75Yhe

une puissante coalition dirigée contre son exécuteur testamentaire, son confrère Rufus Griswold.

Griswold s'était attaché, avec une obstination et des raffinements affreux, à totalement dénaturer l'aspect de l'œuvre d'Edgar Poë et de l'homme.

Il leur infligea une simplification infamante en les montrant dominés, tourmentés, déformés et en partie corrompus par des goûts et des dérèglements, d'ordre physiologique, qui, en surexcitant le génie de Poë, l'auraient taré, en le nourrissant, l'auraient tari, en le douant d'inventions surprenantes, l'auraient entraîné à des gageures maladives et des imaginations relevant moins de l'inspiration poëtique que de l'hallucination et la folie.

Griswold fut mis en accusation par les amis de Poë, tout de suite après qu'il eut rendu publique sa machination. Les publication de Griswold sont de 1850. Il fallut, cependant, attendre plus de vingt ans pour que la requête devînt efficace et ce n'est, vraiment, qu'en 1880, lorsque John Ingram opposa à la biographie et l'édition de Griswold une biographie et une édition les réfutant point par point, que le procès de réparation acquit son ampleur.

Est-il clos, à présent? Le très beau, le très poignant livre de M. Camille Mauclair *Le Génie d'Edgar Poë* peut-il être considéré comme le réquisitoire définitif, comme le rapport conclusif assurant la condamnation de Griswold et de tous ceux qui, à son exemple, ont, à des degrés divers, fait peser sur la vie, sur les passions, sur les conceptions de Poë, un accablant tribut, un atroce privilège?

★

En ce qui concerne précisément Griswold et la sauvegarde de l'intégrité des écrits de Poë, la cause est jugée. M. Mauclair ne se flatte, d'ailleurs, nullement d'y ajouter quoi que ce soit. Elle a été jugée en Amérique. Les Américains n'ont rien à se reprocher. La gloire de cet homme dont l'influence fut universelle et qui appartient désormais à l'Univers, ne s'est point perdue dans son pays natal, ainsi qu'il est arrivé trop souvent. A la source, on trouve, dès l'origine, nous l'avons vu, les plus attentives, les plus ferventes protections.

C'est donc à l'Europe et à la France que M. Mauclair s'adresse en vue de purifier et les mobiles de cette vie et le ferment de ces œuvres. Car, si Griswold fut criminel, inconsciemment coupables aussi, secrètement complices furent en Europe et en France ceux qui cherchèrent dans « les paradis artificiels » de quoi justifier qu'ils fussent frères et disciples du créateur des « Histoires Extraordinaires ».

P 58744

Sur ce point, la question de la responsabilité de Baudelaire notamment, se pose. Elle est assez tragique si elle conduit à penser qu'un des propagateurs les plus ardents et les plus persuasifs du génie de Poë fut, en même temps, amené à le controuver et, au moment où il le servait magnifiquement, lui était félon.

Mais, M. Mauclair ne s'arrête pas, non plus, spécialement à ce problème. Il ne fait pas de la critique historique, mais, comme il dit, de la « critique psychologique ». Il va instruire « l'affaire » Poë dans son retentissement le plus vaste; en sonder tous les échos, en étaler objectivement la vérité la plus générale, démonter les moindres engrenages de sa subtilité, pour aboutir, en fournissant de lui et de ses ouvrages une vue et une explication absolument saines, à la confusion éclatante non seulement des pernicieux commentaires individuels faits dans un sens équivoque sur Poë même, mais des systèmes scientifiques ou philosophiques ou critiques tendant à attribuer au génie artistique et littéraire une formation maligne qui le charge de responsabilité ou, plutôt, d'irresponsabilité.

C'est, en fin de compte, un vaste exposé de principes que contient le livre de M. Mauclair, à l'occasion du drame de la gloire de Poë. De chapitre en chapitre, de page en page, avec Poë comme thème et comme centre, il s'élargit, prend de la hauteur et de la voix, s'insurge, monte au ton d'une somptueuse philippique.

Il est même possible, que, tout examiné et par l'opiniâtreté même de l'examen qui revient maintes fois à son point de départ et son point d'arrivée et retrace ses propres pas, et affirme son empreinte, en une espèce d'amplification inlassable, M. Camille Mauclair aille un peu plus loin qu'il ne convienne. Son zèle à innocenter Poë et écraser les savants, les psychiâtres, les poètes ivrognes, les snobs de l'alcool et des stupéfiants est si irrité, si menaçant qu'il risque, peut-être, d'obscurcir et fausser, par endroits, au profit d'une clarté trop unie, les péripéties et les troubles de cette pathétique destinée. C'est la part de l'hyperbole et la rançon de la générosité oratoires.

★

L'acte d'accusation et les pénétrantes analyses de M. Mauclair se répartissent sur deux objets : 1° les détails de la vie à tant d'égards si difficile, si agitée de Poë; 2° les procédés et le processus de son œuvre également bousculée, sans paix, sans ligne de développement fixée d'avance.

La vie de Poë ne fut pas seulement semée de traverses matérielles jamais aplanies ; elle reçut la frappe incessante de douleurs intimes auxquelles la fatalité n'apporta que du redoublement. Ici les circons-

tances positives et les conditions morales s'emmêlent et s'enchaînent indissolublement.

Du jour où la courbe normale de l'existence de Poë fut brisée à la suite de son dissentiment avec son père adoptif, M. Allan, qui, brusquement, de la situation fortunée qu'il lui garantissait, le réduisit à la misère, il ne se rétablit jamais dans une situation de sécurité complète. Après des périodes d'effroyable dénuement aggravées par son inexpérience et les répugnances de son orgueil, il parvint à se créer un foyer, le plus tendre, le plus enviable foyer. Mais il n'en soutint la charge et n'en maintint l'équilibre qu'au prix d'un ingrat labeur et du continuel sacrifice des franchises, des recherches à loisir, qu'auraient exigées l'impulsion naturelle et la qualité de son génie. Courageusement, joyeusement il accepta ces servitudes pour le bonheur de voir l'amour de sa jeune femme Virginie Clemm et l'affection de la mère de celle-ci racheter l'effondrement sentimental de son adolescence, laver son cœur de ses déboires et des viles consolations que ses instincts exaspérés lui avaient offertes.

C'est alors que, pour la deuxième fois, le mauvais sort, asséné sur sa vie à peine cicatrisée, sur son âme encore incertaine à se rassurer les rouvrit béantes à l'angoisse et l'aventure. Virginie Clemm, un jour, en chantant, se rompit un vaisseau dans la poitrine. La mort, la mort! Oh, pas d'un coup... La mort joua avec elle, avec la maison heureuse condamnée, avec le cœur de Poë. La mort fut lente, long le supplice de Virginie Clemm, long celui de son compagnon. Il dut s'en étourdir, appeler l'égarement, tâcher de perdre, ne fût-ce que par de brutales échappées, le sentiment de cette route cruelle.

En vain, ensuite, essaiera-t-il de raffermir son avenir dont les bases venaient de s'écrouler, en continuant de vivre, dans la même demeure, avec la mère de Virginie, en y cultivant les amitiés où ils s'étaient plus ensemble. Ce genre de survivance, dans le veuvage, est précaire. Insensiblement, sans qu'on le veuille, les contacts et les attachements prennent un sens différent, subissent, par le vide de la vie qui s'y entête et d'autres aspirations obscures auxquelles à présent elle est encline, une autre pente, conduisent finalement non à l'apaisement mais à l'alarme, suscitent des intrigues, des passions, des rêveries perverses que l'on espérait, grâce à eux, éviter et dévoient, quand on attendait d'eux de ne pas quitter la voie. Les amitiés de Poë, ses anciennes amitiés, sous des dehors fidèles, passèrent par de pénibles fluctuations et les nouvelles qu'il noua n'attestèrent que trop, par leur instabilité et leurs vicissitudes, à quel point, dorénavant, l'âme de Poë semblait, sans recours, être vouée au naufrage. La suprême tentative qu'il fit n'en souligna que plus implacablement l'injonction. Son espérance de refonder un foyer avec l'amour de

Mrs Whitman, les conditions en apparence bienfaisantes qu'y mit cette femme, puis la cruauté nonchalante avec laquelle, insouciante de la calomnie et de l'injustice, elle se prétendit en droit de s'en prévaloir pour rompre un serment, ce dernier effort, ce funèbre épisode, à la veille de sa mort, achevèrent de sceller le cercle de son destin réprouvé.

★

Pareillement, parallèlement, son œuvre est secouée de catastrophes profondes issues de la nature de son esprit, de la façon dont son âme et son intelligence se meuvent sous les chocs du monde, aggravés par les cahots de sa vie.

Le champ cérébral d'un écrivain, d'un artiste, par la combinaison de ce qui est au dedans et de ce qui est au dehors, est plus ou moins exposé aux coups du sort, aux risques du hasard, aux séductions pernicieuses, aux surprises, aux méprises. Chez Poë, toutes ces conditions se sont rassemblées pour que les chances de son œuvre fûssent continuellement en péril.

A la source de son génie créateur et transfigurateur, il y a la faculté la plus pure, la plus intangible, celle sur laquelle, semble-t-il, ni le caprice spirituel ni les troubles de la vie extérieure ne sauraient mordre : la faculté mathématique. Edgar Poë était porté, aussitôt, à chercher le chiffre, si futiles soient-ils, des êtres et des événements, en reconstituait le problème secret, en développait le calcul. La moindre description ou observation de lui se présente ainsi. Il a été obligé d'être journaliste ; il a dû effleurer de sa plume la surface des remous quotidiens de l'humanité. Même sous cette contrainte, il a su faire jouer son inclination et en sauvegarder la rigueur.

Mais à trop remonter vers la surface, à trop y être poussée, chaque jour, la faculté mathématique, rendue frivole, s'achemine vers des gageures dont l'obsession plus facile peut tourner en assez vulgaires manies. Des problèmes essentiels elle passe aux devinettes, aux charades, aux cryptogrammes. Passe-temps de polytechniciens médiocres, tics de mathématiciens avortés.

D'autre part, au pôle opposé, par lequel elle prend contact avec les besoins les plus nobles de la vie intérieure pour les aimanter et les figurer, s'ouvre un autre gouffre où se perdre : l'imagination mystique. Que de mal eut Pascal, au seuil de ce gouffre ! Comme le mécanisme de la raison pure s'y surmène ! On s'y enfonce dans d'abstraits arcanes qui se resserrent sur le cerveau bouillonnant de rêves, jusqu'à l'étouffer à force de cris de délire et de délivrance.

Heureux, les mathématiciens de cabinets et de tableaux noirs, les

mathématiciens distraits pour qui la réalité n'est que brouillard et la rêverie mystique que désordre méprisable. Les Robinsons de la mathématique sans attaches, sûrs de leur raison insulaire, sont des bienheureux!

Le génie multiple et insatiable d'Edgar Poë parcourut la portée entière de la faculté mathématique et, à ses deux bouts, l'accola farouchement à la réalité la plus journalière où elle souleva des rébus et à l'invisible et l'insondable d'où elle fit jaillir, en bousculant les croyances et les philosophies, d'occultes illuminations hallucinantes.

Poète des plus beaux, des plus désespérés élans, auteur de contes légers où le sombre « humour » s'adoucit en plaisanteries, âcre démêleur d'énigmes morales, psychologue fébrile du mystère le plus insaisissable, critique littéraire, esthéticien, philosophe, partout Edgar Poë obéit à la loi dominante qui anime sa verve et son enquête. Son implacable raison mathématique, passionnée, téméraire, le transporte coup sur coup, de l'effort innocent du joueur d'échecs, du chercheur de mots croisés, du fort en quiproquos, à celui du protestataire d'infini, du fou dévoré d'irréalité, savant apostat ou prêtre possédé. Banales ivresses de la curiosité de cafés, effrayantes ivresses de la curiosité de laboratoires et de cloîtres. Réussites amusantes jetées dans l'oreille, confidences d'asiles, aveux de confessionnaux ouvrant sur l'épouvante. Tel est, sans répit, le clavier.

Si, maintenant, on se représente, assis à ce jeu qui s'étend, constamment, d'un extrême à l'autre, en y trouvant à la fois son harmonie et sa contradiction, son abaissement et sa noblesse, cet homme que persécutent la misère et l'infortune, si on le devine cloué, chaque jour davantage, par les circonstances, à la nécessité de peser sur toutes les touches, en même temps, les touches communes, pour garantir matériellement sa vie, les touches rares pour, mentalement, l'oublier, on comprend qu'attribuer à un pareil essor d'autres stimulants immédiats, d'autres ressorts est aussi vain que sacrilège.

Certes, à cet égard et pour la justification du génie de Poë et de son rayonnement M. Camille Mauclair a le droit d'élever la brûlante protestation qui se propage et s'épand, de chapitre en chapitre, dans son livre.

A son labeur, à son emportement, à son ivresse spirituelle, la raison mathématique de Poë, avec tous ses pouvoirs et toutes ses obligations, suffit. Il est attentatoire d'y faire participer des excès d'un autre ordre.

Mais est-ce à dire que ces excès ne soient pas intervenus, dans une mesure et avec mesure, non pour aider le merveilleux, le cruel travail, mais pour le détendre et le délasser?

Ici, il serait vraiment puéril et peu clairvoyant de se montrer trop

3 0112 062128662

puritain. La physionomie douloureuse et sarcastique de Poë pâtirait d'être dépouillée d'une certaine attitude qui, une fois les mobiles et les prérogatives de son esprit entièrement dégagés, n'est plus qu'épisode de l'usage et, sans maléfice, trève angoissante d'une destinée torturée.

Nous devrons, pour lui être fidèle, continuer de le voir, s'échappant de besognes de plume exténuantes, de soucis domestiques affreux, des redoutables méditations et énoncés de son génie, venir endolorir sa raison au bord de l'enfantine ivresse de l'alcool.

Apaisement, déliement de forces intérieures trop tendues. Contre l'égarement altier de l'inspiration et de l'investigation, recours à l'égarement primitif que cause une gorgée ou une bouchée de poison.

Et puis, il faut bien s'en rendre compte, ce n'était pas tant boire ni absorber de la drogue à grosses doses, que regarder, devant soi, dans l'atmosphère des buveries ou des fumeries, en tournant dans ses doigts, sans presque s'en servir, le verre ou la pipe. Car l'imagination de cerveaux de cette taille supplée au plaisir, dans le plaisir même, et contemple si activement les paroxysmes, à portée, devant elle, qu'elle dispense de les pratiquer et les subir.

Ceci s'applique particulièrement aux gens du Nord, aux anglo-saxons, lorsqu'ils ont la pensée en proie à l'ennui. Ils ont moins besoin que les gens du Sud, que les méditerranéens de sensualiser leur désir d'exil et de demander, par l'abondance de la boisson, des mots et des gestes, la complicité effective du corps.

Nous devrons continuer de le considérer, flegmatique, mirer sa fatigue dans le mirage d'un verre, dans les vapeurs d'une taverne, s'éterniser devant une boisson qu'il boit à peine mais d'où montent des possibilités et qu'environnent des échos de stupeur, essayer d'y rendre sage, d'y calmer, à la mesure des plus simples folies, sa raison ivre de raison.

HENRI HERTZ.

★

MAIN STREET ET LE PROBLÈME DU MIDDLE WEST

Les généreux efforts de dévoués traducteurs ont, dans ces dernières années, révélé au public français maintes œuvres américaines ; nous savons désormais quelles idées s'associent aux constructions de New-York et Chicago, quelles émotions suggèrent les paysages de la Nouvelle Angleterre, dans quels cadres le Far-West accueille les intrigues aventureuses. Mais voici que des voix s'élèvent, de plus en plus nombreuses, pour nous avertir : « Le vrai problème de l'Amé-